



CHRONIQUE MUSICALE

Je viens d'être récompensé d'avoir entrepris de parler ici de musique. De prime abord, j'avais été effrayé par la nécessité professionnelle d'entendre tant de pauvretés ou de rengaines, qui sont l'ordinaire de nos concerts. Je craignais devoir être trop dur et faire figure de grincheux. Je viens, au contraire, d'éprouver une grande joie, saine et large. Je dois cette joie au jeune compositeur siamois, M. E. C. Grassi, qui vient, courageusement, de donner à la Gaité son premier concert. M. Grassi est un apôtre et il a entrepris depuis quelque temps une grande tâche qui est chère à mon cœur : il veut nous habituer à la musique de l'Orient. Aussi versé en musique de son pays qu'en la nôtre, il entreprend l'éducation de notre oreille, pour une réforme de notre système musical. Il fait croisade pour la technique *modale* contre la technique *tonale*, qui est celle de notre barbarie.

C'est une lutte qui m'eût tenté jadis, à mon retour d'Orient, mais dans laquelle je compris que, trop incompetent, je serais anéanti par le pédantisme de nos professeurs d'harmonie. Debussy et Ravel, déjà, avaient entrevu l'intérêt de cette technique musicale, la seule féconde et vivante, renouvelée de toute la grande et belle antiquité comme des civilisations d'art véritable. La raison de cette supériorité du mode est toute philosophique et sociale. La tonalité est le caractère de la musique d'un siècle individualiste et anarchique à l'excès, elle est le procédé d'une prétendue civilisation, trop intellectuelle qui a cru au grand homme, au surhomme, à la production individuelle et exceptionnelle dans la médiocrité générale, et qui a méconnu que la production d'art est essentiellement collective. — La tonalité est un régime étroit, donnant une note fondamentale au rôle prépondérant, que M. Grassi compare justement à « l'autorité absolue d'un seul sur une collectivité ». Au contraire, le *mode* est un régime d'harmonie entre les individus, et correspond exactement à la structure collectiviste de la société. C'est pourquoi le système modal rentre dans toute une doctrine, qui m'est particulièrement chère : celle qui substitue à l'éclat anarchique et personnel, la conception d'un groupe animé d'un même idéal, communiant dans une même aspiration supérieure.

C'est dire l'importance sociale et civilisatrice de l'œuvre de Grassi. Avec joie et émotion, ceux qui ont connu la profonde pensée de l'Orient, et sa sagesse millénaire, entendront son *Réveil des Bouddhas*, que nous donnèrent déjà les concerts Colonne, il y a quatre ans. Sur un accompagnement de graves mélodies magiques se déroule sa *procession*, qui évoque le mystère de la Paix des nuits sereines de là-bas, devant la grandeur des lois immuables des Univers. *Les Cinq Mélodies Siamoises*, pendant lesquelles la *Prière de Nang-Sisuda* et l'*Espiègle* ont

semblé plaire plus particulièrement, nous apprennent qu'il y a un art plein de philosophie et de pensée, d'une mystique souriante et légère, qui est celui de l'éternité humaine.

Le seul reproche que l'on peut faire à M. Grassi (mais est-ce un reproche ou un éloge) est d'avoir voulu, surtout, se mettre à la portée des auditeurs. Il semble avoir volontairement, avec cette politesse exquise et raffinée des Jaunes, cherché à assujettir à nos manies et à nos coutumes barbares l'infini de son sujet et la fécondité de son inspiration subtile. Malgré cela, sera-t-il compris ? J'ose l'espérer, car notre monde déjà n'est plus indifférent à la voix de l'Extrême-Orient. Moi, qui ai connu et aimé ces pays, je vois avec joie l'effort des bouddhistes du sud et de la grande civilisation siamoise, s'allier à ceux du grand poète bengali Tagore, pour régénérer notre époque que l'impérialisme capitaliste et bourgeois a corrompue.

J'ajoute à cela que, véritable Oriental, M. Grassi veut le chant et la danse inséparables de la musique ; il veut, je le répète, une architecture complète. Il a fait merveille avec son orchestre qu'il conduit avec une autorité patiente et irrésistible, dans des difficultés très sérieuses, non surtout de virtuosité, mais de tonalités nouvelles.



Depuis que les concerts Padeloup sont au Trocadéro, ils ont pu réaliser réellement des concerts à la portée de toutes les bourses. Pour moins cher qu'au cinéma, chacun peut faire son éducation musicale, sans doute avec un programme encore bien peu transcendant, mais qui est celui de nos meilleurs concerts bourgeois.

Au lieu de subventionner l'Opéra, l'Opéra-Comique et la Gaité, nos services publics auraient pour devoir social de créer ainsi dans tous les quartiers et toutes les banlieues d'immenses salles d'audition et de spectacle. Le magnifique et généreux effort de notre camarade Doyen a prouvé qu'elles feraient recette.



Mlles Maria Marco et Jeanne Lifchitz ont donné tout dernièrement une remarquable audition à la salle des Agriculteurs. Le choix des morceaux groupait très heureusement, à la suite d'un concerto de Mendelssohn, un ensemble d'œuvres d'Europe Centrale.

La première audition d'une suite, aux thèmes rhapsodiques, de J. Suk, fut fort goûtée, ainsi que des pièces fantaisistes de Kreisler, Dvorak, Novacek. Enfin, la virtuosité exacte de Mlles Marco et Lifchitz se fit souple, exquise à souhait pour nous faire entendre l'*Orientale*, de César Cui. Le jeu robuste et tout à la fois délicat de Mlle Jeanne Lifchitz nous fait souhaiter de l'écouter prochainement dans des œuvres de piano seul.

MECAT.